

Bardot

*Collection « Icônes »*



Antoine de Baecque  
**BARDOT**

*Les Pérégrines* | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée  
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :  
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2025  
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines  
21, rue Trousseau 75011 Paris  
[www.editionslesperegrines.fr](http://www.editionslesperegrines.fr)

## Sommaire

7	Introduction
13	Et Dieu... créa le rêve impossible des hommes mariés
23	Brigitte et les Jeunes Turcs
31	Star internationale
41	Le syndrome Lolita
49	<i>La Vérité</i> sur le phénomène Bardot
57	<i>Vie privée</i> et les paparazzis
67	Refuges
77	Bardot contre l'Algérie française
87	<i>Le Mépris</i>
101	<i>Viva Maria!</i> Bardot l'aventurière
111	Chanter
121	Marianne
131	La retraite à quarante ans
139	Une ferme à soi
147	Droite, extrême
155	Notes
159	Chronologie
163	Générique
165	Bibliographie



# Introduction

Le 6 janvier 1965, dans l'émission de télévision *Pour le plaisir* de Jacques Doniol-Valcroze, Jean-Luc Godard raconte à ce dernier comment il a dirigé Brigitte Bardot. « J'avais un problème avec BB. Lui faire baisser la choucroute qu'elle a sur la tête, et c'était difficile. Je lui ai dit : "Écoutez Bri-Bri, on va baisser votre truc sur la tête, il fait quinze centimètres de hauteur." Elle m'a répondu : "Non, pas question, je fais comme je veux avec mes cheveux..." Je lui ai alors proposé : "Si je marche sur les mains pour vous, est-ce que vous baisserez la hauteur de vos cheveux d'un centimètre pour chaque mètre que je ferai ?" Elle a opiné du chef. Alors j'ai marché sur les mains..." » Et Godard, joignant le geste à la parole, marche sur les mains sur une dizaine de mètres devant l'animateur médusé.

C'est ainsi, quand mon père m'a montré cette archive enregistrée par ses soins une dizaine d'années auparavant, que Bardot est entrée dans ma vie. J'étais adolescent et elle ne faisait déjà plus de cinéma. Pour moi, elle existait peu. Ce nom appartenait au passé, ce que je voyais de la femme au présent, paradant à Saint-Tropez avec un tee-shirt « Giscard à la barre », semblait complètement décalé par rapport à mes espoirs de *teenager* politisé.

Sur le magnéscope familial, à la suite de cette archive en noir et blanc où Godard faisait le clown, un film était enregistré. Il était en couleur et s'intitulait *Le Mépris*. Tout à coup, comme l'exprime la voix off du générique, le cinéma offrait à mon regard un monde qui s'accordait à mes désirs : le corps même de Bardot, ses mots, ses pieds, ses chevilles, ses genoux, ses cuisses, son « derrière ». Ce fut un choc. Une douzaine d'années plus tôt, l'année de ma naissance, Bardot avait été cela ! Non pas une collection de fétiches érotiques, morcelés, comme les actrices, souvent américaines, qu'aimaient mes copains cinéphiles, mais le blason tout entier du corps féminin idéal.

Brigitte Bardot était la femme la plus photographiée de l'univers, mais c'était alors toujours d'un point de vue d'homme. Elle fut aussi *l'idée de femme* la plus commentée au monde par les femmes elles-mêmes, celle sur laquelle elles ont le plus écrit, des lignes parfois franchement haineuses, mais souvent admirablement perspicaces ou généreusement provocatrices. Simone de Beauvoir y a vu la nouvelle « Renault » française, mais Bardot faisait mieux que Renault : elle incarnait à la fois un nouvel érotisme et une autre forme de célébrité, une impudeur sauvage qui faisait son scandale et sa réputation. En un mot, elle a révolutionné le féminin car elle était « autant le chasseur que la proie », une meneuse de jeu. Marguerite Duras voyait en elle un « cataclysme menaçant l'univers domestique par une beauté féminine archaïque et sexuelle ». Quant à Françoise Sagan, qui lui dédia un éloge passionné dans *Au cinéma*, elle admirait la femme irréconciliable, irrécupérable, sans contrainte, que « les droits naturels de sa beauté » autorisaient à refuser tous les devoirs.

Bardot a assumé d'être cette femme-objet. Plus que cela, elle était *la femme*, ce qui la rendait absolument libre. Enfin, en théorie, puisqu'en pratique cet absolu a pu la pousser dans ses retranchements les plus intimes, jusqu'à des tentatives de

suicide répétées. Elle conservait ses secrets malgré la célébrité, et préférait ses refuges, l'appartement de l'avenue Paul-Doumer à Paris, La Madrague à Saint-Tropez, Bazoches-sur-Guyonne dans les Yvelines, à tout le luxe dont on voulait la combler, l'«accabler», disait-elle avec son franc-parler. Plus qu'aucune autre star, elle incarna la jeunesse libre, la fin de l'érotisme vieille école au cinéma et le renouveau du féminin dans l'évolution des mœurs. Une féministe sans féminisme. Elle avait elle-même décidé de ne pas jouer de rôles de mère au cinéma, et malgré les attaques fréquentes sur ce point précis, elle n'était pas davantage une «putain». «Ni maman ni putain», écrit ainsi Laure Adler, qui ajoute à propos de sa génération pour qui Bardot fut *tout*: «Pour nous, les très jeunes filles des années 1960, elle fut l'emblème d'une nouvelle féminité sauvage, insolente, naturelle<sup>1</sup>.»

Sa consonne redoublée sonne dans le monde entier : BB, bébé, baby, apparition troublante et scandaleuse qui, dans son histoire, cumule les contrastes et les contradictions. Conservatrice et révolutionnaire, actrice, star et phénomène, se refusant aux médias et paparazzis qui l'assaillent tout en jouant de son image, Bardot est un paradoxe permanent. Qu'y a-t-il de commun entre toutes ces Bardot au fil du temps ? Une manière provocatrice de faire penser la société à travers son corps, les modes qu'elle suit, les apparences qu'elle se donne, les évolutions qui la transportent de film en film, d'image en image, de représentation en représentation, d'homme en homme, de refuge en refuge, et finalement de public en public. Bardot, ses victoires comme ses impasses. Mise bout à bout, cette femme au pluriel ressemble à un montage ultra-contemporain d'éclats de France.

Aussi cet essai, en une quinzaine d'angles de vue successifs, tente-t-il de recomposer un portrait à partir de ce kaléidoscope, ce collage cubiste, ce tableau hyperréaliste du temps,

en s'attachant plus particulièrement à sept films sur les quarante qu'elle a tournés en vingt ans – *Et Dieu... créa la femme* (1956), *La Vérité* (1960), *Vie privée* (1962), *Le Mépris* (1963), *Viva Maria!* (1965), *L'Ours et la Poupée* (1970) et *L'Histoire très bonne et joyeuse de Colinot Trousse-Chemise* (1973), son dernier opus – et en s'attardant sur ses prises de position publiques, son aura rapidement internationale, ses chansons, son engagement pour la défense de la cause animale, tout ce qu'on a pu écrire sur elle. Il scrute aussi son ralliement de plus en plus scandaleux à l'extrême droite, notamment aux Le Pen et aux idées du Front national. En ne cachant rien de ce qui choque et dérange, ce livre propose de traverser les multiples facettes d'une même femme que les philosophes, les sociologues, les historiens et historiennes, les critiques et les journalistes considèrent comme un mythe vivant. Les images de BB ont toujours su parler les langues successives du contemporain.

Enfin, il y a cette voix, traînante et douce, légèrement gouailleuse et rigolarde, une voix qui captive tout en mettant à distance, exprimant à la fois l'abandon et la mélancolie. Je me souviens que ses chansons passaient dans les boums mais qu'on ne savait pas comment danser dessus. Alors, on l'écoutait et on la voyait, comme dans la chanson de Gainsbourg : « Jusques en haut des cuisses / Elle est bottée / Et c'est comme un calice / À sa beauté / Elle ne porte rien / D'autre qu'un peu / D'essence de Guerlain / Dans les cheveux / B Initials / B Initals / B Initials / BB. »

